

*Jean Marie ANDRE*

### **Premières années à Florida. Missouri. <sup>(1)</sup>**

« Je suis né le 30 novembre 1835, dans le village presque invisible de Florida, comté de Monroe, dans le Missouri. Je crois bien qu'il y avait moins de trois cents habitants à Florida. Il y avait deux rues, chacune faisant environ deux cents mètres ; les autres voies n'étaient que des chemins ruraux, avec des clôtures en bois et des champs de maïs de chaque côté. Les rues et les chemins étaient pavés avec le même matériau -une boue noire et compacte par temps humide, une épaisse poussière par temps sec. »

« La plupart des maisons étaient en rondins -toutes en fait à l'exception de trois ou quatre ; ces dernières étaient en planches, avec une charpente. Aucune n'était en briques et aucune en pierre. Le temple était en rondins, avec un plancher en troncs fendus et des bancs faits avec des dosses. Un plancher en troncs fendus et fait de rondins dont la surface supérieure a été équarrie à l'herminette. Les fentes entre les troncs n'étaient pas bouchées ; il n'y avait pas de tapis ; en conséquence, tout objet qu'on laissait tomber et qui était plus petit qu'une pêche avait des chances de passer au travers. Le temple était perché sur de courtes sections de rondins qui le surélevaient à soixante-dix ou quatre-vingts centimètres du sol. Des porcs dormaient là-dessous et chaque fois que des chiens les poursuivaient pendant le service, le pasteur devait attendre la fin du vacarme. En hiver, une brise rafraichissante traversait toujours le plancher en troncs ; en été, il y avait assez de puces pour tout le monde. »

« Un banc en dosse est construit avec la première planche que l'on découpe dans un billot, l'écorce vers le bas ; il repose sur quatre bâtons enfoncés aux extrémités dans des trous de tarière, il n'y a ni dossier ni coussin. Le temple était maintenu dans la pénombre par des chandelles de suif jaune fichées dans des appliques en fer blanc accrochées aux murs. Les jours de semaine, le temple servait d'école. »

« Il y avait deux boutiques dans le village. Mon oncle, John A. Quarles, était propriétaire de l'une d'elles. C'était un tout petit magasin, avec quelques rouleaux de calicots « à un sou » sur une demi-douzaine d'étagères ; quelques barils de maquereaux salés, de café et de sucre de la Nouvelle Orléans derrière le comptoir ; des tas de balais, de pelles, de haches, de houes, de chapeaux, de bonnets et de ferblanterie bon marché suspendus aux murs par des ficelles ; à l'autre extrémité de la pièce se trouvait un second comptoir, sur lequel étaient posés des sacs de plombs de chasse, un ou deux fromages et un barillet de poudre ; devant le comptoir, une rangée de barillets de clous, et quelques saumons de plomb, tandis que derrière il y avait un ou deux tonneaux de mélasse de la Nouvelle-Orléans et de whisky local

en perce. Si un garçon achetait cinq ou dix cents de quoi que ce soit, il avait droit à une demi-poignée de sucre du baril ; si une femme achetait quelques mètres de calicot, elle avait droit à une bobine de fil en plus des « chutes » gratuites habituelles ; si un homme achetait une babiole, il était autorisé à se verser autant de whisky qu'il pouvait en avaler d'un seul coup. »

« Tout était bon marché : pommes, pêches, patates douces, pommes de terre et maïs, dix cents le boisseau ; poulets, dix cents chacun ; beurre, six cents la livre ; les œufs, trois cents la douzaine ; café et sucre, cinq cents la livre ; whisky local, 4 à 5 dollars le gallon, je crois, mais je ne connais avec certitude que le prix de celui que je bois, qui est du Scotch qui coûte dix dollars le gallon quand on en achète deux gallons-davantage quand on en prend moins. »

« Il y a trente ou quarante ans, là-bas dans le Missouri, le cigare ordinaire coûtait trente cents la centaine, mais la plupart des gens ne cherchaient pas à s'en acheter puisque fumer la pipe ne coutait rien dans cette région productrice du tabac dans le Connecticut et pourtant nous payons dix dollars la centaine de cigares du Connecticut et de quinze à vingt-cinq dollars la centaine quand il s'agit de marques importées. »

« Au début mon père possédait des esclaves mais il ne tarda pas à les vendre pour louer à l'année ceux de fermiers. Un fille de quinze ans lui coûtait douze dollars par an et elle avait droit à deux robes de tiretaine et à une paire de « grosses » chaussures : coût , à peine plus que rien : une négresse de vingt-cinq ans qui travaillait comme domestique ordinaire lui coûtait vingt-cinq dollars par an et avait droit à des chaussures ainsi qu'aux robes de tiretaine surdimensionnées ; une forte négresse de quarante ans travaillant comme cuisinière, blanchisseuse, etc., lui coûtait quarante dollars par an et avait droit à deux costumes en jean et à deux paires de « grosses » chaussures- des articles qui valaient à peine trois dollars . Mais les temps ont changé. Nous payons notre bonne d'enfants allemande 240 Dollars, La blanchisseuse irlandaise, 150 Dollars, la négresse, employée comme cuisinière, 360 Dollars, le jeune nègre, comme portier et pour servir à table, 360 Dollars, le cocher irlandais, 600 dollars par ans, plus gaz, eau chaude et froide, ainsi qu'un logement consistant en un salon, une cuisine et deux chambres, donnant aux étables, le tout gratuit. »

1. Mark Twain. L'Autobiographie : Une Histoire Américaine. Éditions Tristram 2012

*La suite... vous la trouverez chez votre libraire... .*